

Témoins dans l'ombre

Les témoins dans l'ombre restent dans l'ombre, non par peur ou prudence, mais par choix : une lumière braquée sur eux relève de la mise en scène. Des fois nous savons ce qu'ils ont vu et sollicitons leur témoignage, d'autres fois ce sont eux-mêmes qui parlent en se retenant, ou plutôt n'y tenant plus. Jamais dans le cadre d'une « interview », caméra et micro braqués sur eux, au risque d'amplifier une confidence en... discours. Le témoin dans l'ombre ne fait pas de discours, pour la simple raison que ce n'est point la peine de monter sur ses grands chevaux pour témoigner.

J'ai eu le privilège d'entendre quelques-uns de ces témoins dans l'ombre. Je ne me permets pas de les mettre en pleine lumière, ça les gêne. Ça me gêne aussi. Je raconte. Leurs témoignages sont dignes d'être entendus.

Nous sommes des amis de classe. Sur cette photo, nous étions en classe de Troisième, au Lycée Albert Sarraut, à Hanoï, Vietnam, en 1952-1953. Au premier rang, notre amie vous regarde ; moi aussi, je vous regarde, assis au troisième rang. Deux, trois autres amis qui vous regardent ne sont plus de ce monde, nous gardons leur mémoire, eux aussi ont « vu » des choses, terribles (le plus souriant serait devenu cyclo-pousse, il devait mourir de tuberculose). Mais parlons des survivants.



Fig. 1. En classe de Troisième avec le professeur Anger, 1952-1953. Phot. Rodolphe Capdeville.

Beaucoup d'eau a coulé, 57 ans après. Nous avons eu des destins divers, mais nous nous sommes revus, à Paris, un 9 Juin 2009, dans un restaurant du 13^è, « Le Phénix » (qui n'existe plus). De ceux qui figuraient sur la première photo, deux seront sur la deuxième : notre amie du premier rang qui vous regardait, et moi. Se sont rajoutés d'autres amis de classe que nous revoyons de temps en temps.

Nous devisions en attendant un *bún chả* (vermicelles de riz et grillades de porc), tranquillement. Celui qui prenait les anciennes photos de classe dans le temps, prend toujours des photos, sa

caméra à ses côtés. Tout le monde était détendu, souriant. Aucune mise en scène. Tout d'un coup, sans que personne ne puisse s'y attendre, notre amie se tourna vers moi, et sans façon m'interrogea, un peu brutalement, en vietnamien : « Est-ce qu'il y a eu de grands propriétaires terriens (*đại điền chủ*) au Vietnam ? » Interpellé de cette façon, je répondis, un peu embarrassé, car ce n'est pas quelque chose dont on parle habituellement à table : « Non, à ce que je sache. Il y a eu, surtout au Nord, d'assez petits propriétaires qui possédaient au maximum quelques *mẫu*. Peu, très peu, en avaient quelques centaines (rappel, 1 *mẫu* = 3600 m²) ».



Fig. 2. Retrouvailles, 57 ans après, au restaurant « Le Phénix » (« Phượng Hoàng »). Nous reconnaissez-vous, notre amie la deuxième à gauche, et moi, au premier rang ? Photographie prise par le restaurateur.



Fig. 3. En démêlant les vermicelles, elle nous parlait de 1956. Phot. Đ.T.H.

« Eh bien, continua-t-elle, lors de la Réforme Agraire (*Cải cách ruộng đất*), en 1955-1956, en tant qu'élèves du Lycée Albert Sarraut, nous étions obligés de participer à des séances de jugement des Tribunaux Populaires. On suspendait à des poteaux de bambous des gens désignés comme « grands propriétaires terriens » (*đại điền chủ*), on les battait. On nous obligeait à regarder ces

scènes. Et puis, à la fin, un cadre sortait son revolver, tirait un coup sur la tête de l'individu. Le sang giclait. La cervelle giclait. On nous cria : Il faut sourire ! Il faut applaudir des mains !» Elle s'arrêta un instant. J'ai vu son regard durcir, l'espace d'un éclair : « Mais moi, je n'ai pas applaudi. Je n'ai pas souri », dit-elle. Quelques secondes après, elle continua à nous servir... Moment simple, terrible.

Vous tous à cette table, ce jour-là, vous avez entendu. Peut-être même n'y aviez-vous pas trop prêté l'attention, tellement le témoignage venait, inattendu. Sur le ton d'une conversation à table, on lui posa encore quelques questions sur cette période, car la majorité d'entre nous avions quitté Hanoï l'été 1954, c'était l'Exode (*Di cư*). Elle nous raconta qu'après notre départ, les lycéens avaient dû mener les travaux de réfection et d'assèchement du Lac Thuyèn Quang, c'était le début de l'aménagement du Parc Lénine à Hanoï. Ils participaient aussi aux travaux agricoles dans les environs, tous s'exerçaient au maniement des pelles et pioches. Ce sont des propos qui recoupent certains témoignages (voir « Léon Vandermeersch : parcours d'un jeune universitaire français au Vietnam dans les années 1950 »¹).

Il y eut aussi cet aveu d'un bonheur impossible sur une terre marquée par le sang, de cette façon.

J'appris, plus tard, en consultant le Palmarès du Lycée, qu'en 1955, notre amie, restée au Nord Vietnam (en dépit de l'Exode) avait raflé le Prix offert par Nguyễn Khánh Toàn, Ministre de l'Education Nationale Vietnamienne, prix « destiné à récompenser le meilleur élève du Lycée » ; rien que ça. Plus tard, elle avait fait de brillantes études universitaires en Biologie. Plus tard encore, elle devrait quitter définitivement le Vietnam en compagnie d'un biologiste étranger...

Notre amie portait le gentil sobriquet de « Tarzan », que nous autres garçons lui donnions, tant elle grimpait lestement aux cordes lors de nos entraînements sportifs. Eh bien, jamais le vrai Tarzan, dans cette jungle, n'a fait preuve d'autant de courage. Notre amie : ni héroïne, ni martyre, simplement, profondément résolue. Nous tous avons traversé une période des plus sombres de notre histoire, nous avons connu (sinon vécu) tous les drames possibles et imaginables. Je crois qu'il est utile de laisser à la postérité le témoignage d'une résistance intérieure, intériorisée, contre l'inhumain.

Un jour, nos enfants, nos petits-enfants, s'interrogeront : Y-a-t-il des gens qui, au milieu de toutes ces turpitudes, ont gardé un cœur d'homme ?

-Oui, pouvons-nous répondre, en pensant à notre amie de classe.

Đ.T.H.

¹ Vandermeersch L. et Blanchon C., *Banquier, savant, artiste : Présences françaises en Extrême-Orient au XX^e siècle*. Presses Paris Sorbonne, 2005.